

Né à Paarl, Afrique du Sud, en 1958, Deon Meyer est un écrivain de langue afrikaans. Il a grandi à Klerksdorp, ville minière de la province du Nord-Ouest. Après son service militaire et des études à l'université de Potchefstroom, il entre comme journaliste au *Die Volkablad* de Bloemfontein. Depuis, il a été tour à tour attaché de presse, publiciste, webmaster, actuellement stratège en positionnement Internet. Il vit à Melkbosstrand. Il est l'auteur de plusieurs romans policiers, traduit dans plus de vingt langues, dont *Jusqu'au dernier*, *Les Soldats de l'aube* (Grand Prix de littérature policière), *Le Pic du Diable*, *Lemmer l'invisible* et *13 heures*.

Cette édition Collector, à tirage limité,
a été imaginée et réalisée par les éditions Points.
Les titres sont également disponibles
pour nos lecteurs en édition courante.

Deon Meyer

L'ÂME DU
CHASSEUR

R O M A N

*Traduit de l'anglais (Afrique du Sud)
par Estelle Roudet*

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

The Heart of the Hunter

ÉDITEUR ORIGINAL

Little Brown and Company

ISBN original : 0-316-93549-2

© 2002, Deon Meyer

ISBN 978-2-0210-8879-3

(ISBN 2-02-063150-4, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, janvier 2005, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Anita

1984

Il se tenait derrière l'Américain. Pratiquement collé à lui dans le métro bondé, l'esprit très loin de là, sur la côte du Transkei, où les vagues gigantesques viennent se briser dans un bruit de tonnerre.

Il se revoyait assis sur l'éperon rocheux d'où il contemplait la houle, sa progression linéaire à la surface de l'océan Indien, impressionné par ce long voyage solitaire qui s'achève en un déferlement sur les côtes accidentées du continent noir.

Entre deux lames règne un silence parfait, quelques secondes de calme absolu. Le moment est si tranquille qu'il entend les voix de ses ancêtres – Phalo et Rharhabe, Nquika et Maqoma, son sang, sa source, son refuge. Son heure venue, lorsqu'il sentira la lame effilée lui ôter la vie, c'est là qu'il retournera, il le sait. À ces moments suspendus entre deux fracas.

Il reprit peu à peu conscience, presque avec précaution. Vit qu'ils n'étaient plus qu'à quelques minutes de Saint-Michel. Pencha à demi la tête vers l'oreille de l'Américain. Ses lèvres, là, aussi proches que celles d'un amant.

– Tu sais où on va après la mort ? lui demanda-t-il d'une voix de basse, dans un anglais fortement teinté d'accent africain.

Son ennemi se ramassa sur lui-même, larges épaules voûtées, nuque contractée.

Il attendit calmement que l'homme se retourne dans la cohue compacte du wagon. Il attendit de voir ses

yeux. C'était le moment auquel il aspirait. La confrontation, le défi qu'on lance. Son instinct l'y poussait, c'était sa vocation, son accomplissement. Le guerrier venu des plaines d'Afrique, muscles bandés pour cet instant. Son cœur s'accéléra, la sève guerrière courut dans ses veines, la divine folie du combat prit possession de lui.

Le corps pivota en premier, sans hâte, puis ce fut la tête et enfin les yeux. Regard perçant du prédateur sans crainte, sûr de lui, amusé même, un sourire sur les lèvres minces. Étrange intimité, à quelques centimètres l'un de l'autre.

– Tu le sais ?

Pour toute réponse, regard fixe.

– Parce que c'est pour bientôt, Dorffling.

Le nom prononcé avec mépris, la déclaration de guerre sans appel pour dire qu'on connaît l'ennemi, qu'on a accepté la mission, étudié le dossier par cœur.

Aucune réaction dans les yeux d'amblyope. Le métro ralentit et s'arrêta à Saint-Michel.

– C'est là qu'on descend, dit-il.

L'Américain acquiesça et se mit en route. Il lui emboîta le pas. Ils débouchèrent à l'air libre, dans l'effervescence du Quartier latin un soir d'été. C'est alors que Dorffling se mit à courir. Le long du boulevard, vers la Sorbonne. La proie choisit toujours un territoire familier, il le savait. La tanière de Dorffling se trouvait tout près du Panthéon, avec son arsenal de lames, de garrots et d'armes à feu. Mais il ne s'était pas attendu à une dérobade. Il le croyait trop fier pour ça. Il n'en respecta que davantage l'ancien marine, devenu tueur à gages pour la CIA.

Il réagit d'instinct : la montée d'adrénaline, les longues jambes qui propulsent le corps puissant vers l'avant, en cadence, dix, douze pas derrière le fugitif. Des Parisiens tournèrent la tête, une peur atavique dans le regard. Un Blanc poursuivi par un Noir.

L'Américain s'engouffra dans la rue des Écoles et prit la rue Saint-Jacques. Ils se retrouvèrent dans les

ruelles longeant l'université, déserte au mois d'août, sous l'œil ténébreux des bâtiments séculaires plongés dans une obscurité profonde.

Il allongea le pas, rattrapa Dorffling en quelques foulées assurées et le bouscula. L'Américain tomba sans bruit sur le trottoir, roula sur lui-même et se releva d'un mouvement agile, prêt au combat.

Il tendit la main par-dessus son épaule pour sortir la sagaie du fourreau bien calé au creux de son dos. Hampe courte, longue lame.

– Mayibuye, dit-il doucement.

– C'est quoi ce charabia, négro ?

Voix rauque, presque atone.

– Du xhosa, répondit-il, son claquement de langue se répercutant avec force sur les murs du passage.

Dorffling se déplaçait avec assurance, chaque mouvement de pied dicté par une vie entière d'entraînement. Observant, évaluant, jugeant, ils tournèrent de plus en plus près l'un de l'autre en une danse de la mort cadencée. Puis ce fut l'attaque, d'une rapidité prodigieuse. Avant que le genou puisse atteindre son ventre, il avait enserré le cou de l'Américain de son bras et lui avait enfoncé la longue lame effilée dans la poitrine. Il le tint serré contre lui, ses yeux bleu pâle plongés dans les siens.

– Uhm-sing-gelli, dit le marine.

– Umzingeli, acquiesça-t-il en corrigeant la prononciation d'une voix douce et polie.

Par respect pour l'opération, l'absence de supplication, l'acceptation paisible de la mort. Il vit le regard s'éteindre peu à peu. Le cœur ralentit, la respiration saccadée se calma.

Il laissa le corps glisser par terre, sentit les muscles puissants du dos se relâcher et déposa doucement l'Américain sur le sol.

– Où vas-tu ? Tu le sais ?

Il essuya la sagaie sur le T-shirt de l'homme. La ren-gaina lentement dans le fourreau.

Puis il fit demi-tour.

Mars

1

Transcription de l'interrogatoire d'Ismail Mohammed par A.J.M. Williams. 17 mars, 17 h 52. Bureaux de la police sud-africaine, Gardens, Cape Town.

W : Vous vouliez parler à quelqu'un du Renseignement ?

M : Vous en faites partie ?

W : J'en fais partie, monsieur Mohammed.

M : Comment je peux en être sûr ?

W : Il faut me croire sur parole.

M : Ça ne suffit pas.

W : Que vous faut-il de plus, monsieur Mohammed ?

M : Vous avez de quoi me prouver votre identité ?

W : Vérifiez là-dessus si vous voulez.

M : Ministère de la Défense ?

W : Monsieur Mohammed, je représente les services de renseignements de l'État.

M : NIA¹ ?

W : Non.

M : Services secrets ?

W : Non.

M : Quoi alors ?

W : Celui qui compte.

M : Le Renseignement militaire ?

1. National Intelligence Agency, « Services de renseignements nationaux ». (*NdT.*)

W : Il doit y avoir un malentendu, monsieur Mohammed. D'après le message que j'ai reçu, vous avez des ennuis et vous aimeriez vous mettre à l'abri en nous fournissant certaines informations. C'est bien ça ?

[Inaudible.]

W : Monsieur Mohammed ?

M : Oui ?

W : C'est bien ça ?

M : Oui.

W : Vous avez bien déclaré aux policiers ne vouloir confier les informations en question qu'à un officier du Renseignement ?

M : Oui.

W : Eh bien, c'est le moment où jamais.

M : Comment je peux être certain qu'on n'est pas sur écoute ?

W : D'après la loi sur les procédures criminelles, la police doit vous informer de son intention d'enregistrer l'entretien.

M : Ah bon ?

W : Monsieur Mohammed, avez-vous quelque chose à me dire ?

M : Je veux l'immunité.

W : Ah.

M : Et je veux être sûr que tout ça reste entre nous.

W : Vous n'avez pas envie que le Pagad¹ apprenne que vous avez parlé ?

M : Je ne suis pas membre du Pagad.

W : Faites-vous partie des Musulmans contre les leaders illégitimes ?

M : Illégaux.

W : Faites-vous partie de ce mouvement ?

M : Je veux l'immunité.

W : Êtes-vous membre de la Qibla ?

[Inaudible.]

1. « Peuple contre les gangsters et la drogue ». (NdT.)

W : Je peux tenter de négocier en votre nom, monsieur Mohammed, mais sans la moindre garantie. Je crois comprendre que les charges retenues contre vous sont accablantes. Si vos renseignements valent le coup, je ne peux que vous promettre de faire de mon mieux...

M : Je veux des garanties.

W : Dans ce cas, nous allons devoir en rester là, monsieur Mohammed. Bonne chance au procès.

M : Donnez-moi simplement...

W : J'appelle les inspecteurs...

M : Attendez...

W : Au revoir, monsieur Mohammed.

M : Inkululeko.

W : Vous dites ?

M : Inkululeko.

W : Inkululeko ?

M : Il existe.

W : Je ne vois pas de quoi vous parlez.

M : Alors pourquoi vous rasseyez-vous ?

Les mains de Mazibuko retombèrent, il resta sans voix.

– Où est le disque dur ? cria Mentz quelque part entre les voitures.

– En sécurité, répondit-il. Où est Pakamile ?

– Dans le véhicule derrière moi. Si vous voulez l'enfant, vous donnez le disque à Tiger.

– Vous n'avez pas le choix.

– C'est justement là que vous vous trompez. L'enfant contre le disque. Non négociable.

– Regardez-moi attentivement. Je vais sortir un téléphone portable de ma poche. Et après, j'appelle un journaliste du *Cape Times*...

Mazibuko était devant lui et surveillait ses moindres mouvements, mais son regard avait changé. La fureur avait disparu, remplacée par autre chose.

Il sortit le téléphone, le tint devant lui et tapa le numéro.

– Ça sonne, dit-il.

– Attendez ! hurla Mentz.

– J'ai assez attendu, lui renvoya-t-il.

– Je vais chercher le garçon.

– Ne quittez pas, dit-il dans le combiné, puis il se tourna vers Mentz et ajouta : J'attends.

Et vit Mazibuko se détourner de lui.

– Toi, tu restes là, lança-t-il, mais Mazibuko ne l'entendit pas.

Il se dirigeait vers la sortie et Thobela perçut quelque chose dans la posture de ses épaules, quelque chose qu'il reconnut.

– On n'a qu'un choix dans la vie, reprit-il de façon à ce qu'il soit le seul à entendre. Être une victime ou ne pas l'être.

Puis il vit Pakamile et l'enfant le vit et il faillit se laisser déborder par l'intensité du moment.

La Mercedes blanche s'arrêta aux feux. Un vendeur de rue, avec son lot de cintres en plastique, ses pare-

soleil et ses petits nounours marron, frappa à la vitre. Le conducteur la fit descendre.

– Le disque dur est en sécurité, dit l’homme au volant, pas dans son zoulou natif, en anglais. Il n’est pas en notre possession, mais, à mon avis, il n’y a aucun risque.

– Je transmets la nouvelle, répondit le vendeur.

– Allah Akhbar, lança le petit homme, ses doigts délicats nonchalamment posés sur le volant.

Puis le feu passa au vert et il embraya.

– Allah Akhbar, répéta le vendeur, « Dieu est grand », et il regarda le véhicule s’éloigner.

Le conducteur alluma la radio au moment où le présentateur annonçait... « et voici la dernière chanson de David Kramer, en duo avec sa trouvaille du moment, Koos Kok, *La Balade du motard solitaire* ».

Il sourit et glissa un doigt sous le col blanc immaculé de sa chemise pour soulager un peu la pression contre la petite bosse.

Le révérend Lawrence Mpayipheli cherchait les tomates les plus mûres pour les couper avec le sécateur. Il respirait à pleins poumons le parfum des pieds sectionnés, palpait les fruits rouges fermes et rebondis lorsqu’il entendit un moteur devant la porte. Il émergea avec raideur de derrière les hautes rangées de tomates verdoyantes.

Ils étaient deux sur la moto, un homme immense et un petit garçon. Ce n’est pas possible, se dit-il en entonnant une courte prière à voix haute au beau milieu du potager. Il attendit qu’ils aient enlevé leurs casques pour être sûr et pouvoir appeler sa femme d’une voix forte, d’une voix qui résonna à travers toutes les arrières-cours d’Alice comme une cloche d’église.